



# L'armée française face aux blessures invisibles de ses combattants

Par Nicolas Barotte

Publié hier à 19:12 ,

Mis à jour hier à 19:38



À Toulon, en mai 2021, des militaires français sont accueillis dans une maison Athos, une structure de réhabilitation psychosociale mise en œuvre par le ministère des Armées et dédiée à l'accompagnement des militaires blessés.

*Nicolas Tucet/AFP*

## **DÉCRYPTAGE - Ces blessés des syndromes post-traumatiques se taisent encore souvent.**

Les souvenirs de la mort et de l'horreur se portent comme une déchirure. On écoute l'amiral Marin Gillier en baissant parfois le regard, comme on détournerait les yeux d'un blessé de guerre au membre arraché ou au visage défiguré. Jeune capitaine de frégate, il a été envoyé au Rwanda. Il a déjà raconté ailleurs le rôle de la France pendant le génocide tutsi. Mais ce 30 mars, lors d'un colloque organisé par l'association Solidarité défense que préside l'ancien ministre Jean-Marie

Bockel, il relate la voix brisée sa rencontre avec l'indicible, lorsqu'il est entré dans ce bâtiment «*aux murs couverts de sang jusqu'à 2 mètres de hauteur*». Il ne l'avait jamais raconté publiquement. Les blessés invisibles des syndromes post-traumatiques se taisent encore souvent: par méconnaissance, peur de paraître faible, isolement, symptômes qui se déclenchent des années plus tard... Parler, pourtant, aide ceux qui souffrent.

Les larmes aux yeux trente ans plus tard, l'amiral décrit ce qu'il a vu: «*Il y a une maman qui tient ses enfants carbonisés. On bute sur un pied d'enfant grand comme ça. Il y a un enfant qui tète le sein de sa mère, qui n'a plus de tête... Comment supporter cela et conserver sa dignité?*», dit-il avec la force de celui qui veut se relever. «*Comment résister à la puissance déstructurante de la souffrance?*» Sur place, la mission, l'urgence permettent de tenir, poursuit-il. Mais, de retour chez lui, «*plus rien n'a de goût*». Il enfouit le traumatisme, au détriment de sa famille, qui subit ses sautes d'humeurs, la violence, le repli sur soi. «*Le soir du Bataclan, j'ai pris ma voiture dans les rues de Paris en espérant prendre une balle*», lâche l'officier, devenu en fin de carrière chef des commandos marine. Sa souffrance intérieure l'a nourri, dit-il, pour réfléchir aux responsabilités du commandement, qui doit donner du sens et des repères.

L'armée promet de changer de regard sur les blessures invisibles de l'esprit. «*Il n'y a pas de hiérarchie de valeur dans la blessure*» physique ou psychique, a affirmé le chef d'état-major des armées, le général Burkhard, lors du colloque de Solidarité défense, en promettant aux blessés toute la «*reconnaissance*» qui leur est due.

L'armée française n'a commencé à mettre des mots sur ces blessures intimes qu'après les opérations en Afghanistan. «*Le ministère a fait son aggiornamento*», affirme la secrétaire d'État à la défense, Patricia Mirallès. L'armée compte aujourd'hui 2600 blessés psychiques. «*Mais ils sont certainement plus nombreux*», estime-t-elle, en présentant les grands axes d'un nouveau plan de soutien: visite médicale post-opération extérieure, sensibilisation des familles, soutien au proche aidant, ouverture de dix maisons Athos, qui accueillent des blessés en voie de resocialisation. Les trois premières, ouvertes depuis 2021, ont montré de bons résultats. Mais les places sont limitées, environ 150 aujourd'hui. La médecine militaire est aussi confrontée aux manques de moyens psychiatriques.



## Cette blessure, notre médecine a pendant longtemps été impuissante pour la comprendre et donc pour la soulager

Patricia Mirallès, secrétaire d'État à la défense

Depuis 2009, il existe un sas de décompression pour les militaires de retour d'opération. Depuis 2011, le service de santé des armées a mis en place quatre plans d'aide aux blessés psychiques. *« Cette blessure, notre médecine a pendant longtemps été impuissante pour la comprendre et donc pour la soulager »,* a observé Patricia Mirallès. Au SSA, on insiste sur l'individualisation des traitements et la difficulté à *« détecter »* les blessés.

Les témoignages racontent chacun différemment un même mal dont il est difficile de s'extraire. *« Tu as changé »,* dit le médecin militaire au premier-maître Mickaël, de retour de mission. En Afghanistan, puis au Mali, ce tireur d'élite s'est battu contre le terrorisme. Il a perdu des camarades. *« Tout ça pour ça ? »* Il se noie dans le travail et rumine un esprit de vengeance. *« Le sniper avait du mal à faire la netteté dans sa lunette »,* explique-t-il comme une métaphore. Il boit et fume avec excès. *« On est rongé, rongé... »* Un soir, sa compagne ose une réflexion: *« J'ai pété les plombs. Elle s'est réfugiée chez les voisins. J'ai cassé la porte et j'ai lancé de menaces de mort. »* Ce jour-là, il comprend qu'il doit prendre du recul *« et renoncer à partir en mission »*. *« J'aurais préféré prendre un trou dans la peau »,* dit-il.

Les familles sont touchées par ricochet. Parfois, elles sont démunies. Carine raconte l'histoire de son mari, Jean-François, traumatisé en Afghanistan en 2008. Peu de temps après, la famille déménage en Bretagne. Lorsqu'une nouvelle crise survient, Carine appelle le médecin qui avait examiné Jean-François. *« J'attendais une écoute pour vider mon sac. Il m'a dit de regarder les PagesJaunes »* pour trouver un autre médecin dans la région. Les associations d'anciens combattants et d'entraide jouent un rôle clé pour éviter l'isolement.

Le mur administratif pour faire reconnaître l'invalidité est une autre épreuve. L'expert de l'assurance *« m'a dit que je n'avais rien »,* raconte le colonel Éric, qui a frôlé la mort deux fois au Mali. Son véhicule a sauté sur un engin explosif improvisé en 2017. Et, quelques semaines plus tard, il est pris sous un tir de mortier à Kidal. De retour en France, il a remonté la pente de ses peurs et de l'atonie grâce à son

épouse, qui chaque jour, pendant des années, au détriment de sa propre vie, l'a «*débriefé*», comme disent les militaires. Aujourd'hui, il a obtenu une pension de 30 % d'invalidité. Elle ne compense pas les années perdues pour ses enfants, qui ont décroché à l'école. Il pense en être responsable. «*On ne guérit pas d'un SPT. Je me sens comme un malade en rémission, dit-il. Ce soir, je prendrai quand même un somnifère pour dormir.*»

## À lire aussi

**Guerre en Ukraine : Wagner revendique la prise de la mairie de Bakhmout, l'armée russe ne fait état d'aucune progression**

► [REGARDER LA VIDÉO](#)

---

**La Russie veut éliminer la «domination» des Occidentaux dans le monde, selon sa nouvelle doctrine**

► [REGARDER LA VIDÉO](#)

---

**Législatives en Finlande: la droite donnée gagnante, Sanna Marin reconnaît sa défaite**

► [REGARDER LA VIDÉO](#)